

La Dame à la Licorne

Diane Paradis

Numéro 81, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, D. (2010). La Dame à la Licorne. *Brèves littéraires*, (81), 31–33.

LA DAME À LA LICORNE

En cette fin d'après-midi, je la rencontrai. Vieille folle ! Dingue ! Sage ! Révolutionnaire ! Aucune épithète n'avait dû l'épargner. Blottie dans un livre, sur un banc, elle habillait le parc de sa présence comme une immense ruine romaine. Les paupières marbrées, les yeux vairons réfléchissant une épique dualité, elle plongeait son regard tantôt sur les passants, tantôt sur les chapelets d'ombelles et de pétales. Un chapeau démodé, orné d'un large « suivez-moi-jeune-homme », une robe paysanne cramoisie, des pieds enrobés de cuir jusqu'aux genoux, elle bougeait lentement ses os et ses courbatures octogénaires.

Pourquoi est-ce moi qu'elle repéra tel un aigle épiant sa proie ? « *Belle jeune femme ! Oui, vous ! Approchez !* »

Une pensée furtive jaillit : une cinglée ! dangereuse ou non ? Je passe autiste à son appel ou je partage un moment de sa folie ?

Pour me rassurer, je scrutai attentivement les alentours : le haut chêne veiné et délivré de ses chatons ombrageant la frange des cheveux de la vieille, le miroitement de l'étang avec ses teintes frénétiques et estivales, et les oiseaux guettant avec indulgence les simagrées de cette carcasse bottée.

Curieuse, je m'approchai davantage : cette femme dégageait des effluves de saison, sucre mielleux et herbes fraîches. Je constatai alors son sourire délicieusement triste. À cet instant, séduite, je sus que je resterais près de ce sourire aux murs couverts d'œuvres d'art. Pas folle, différente. « *Vous m'enviez mon sourire*, dit-elle en me voyant fixer ses quelques dents rapportées. *Ce pont, c'est mon chant de bataille depuis quarante-cinq ans.* »

Des dessins indélébiles recouvraient sa palette artificielle où chaque dent exposait la miniature des six tapisseries de La Dame à la Licorne.

À ma muette interrogation, elle m'expliqua l'Avant et l'Après dessins. Avant ? Sa révolte d'adolescente, de femme, de citoyenne, de conjointe et de mère : une souffrance déchirante qui lui enlevait son énergie vitale. Lors d'un combat extrême avec elle-même, ses dents se décalcifièrent. Âgée d'à peine trente-cinq ans, elle se vit affligée d'un appareil dentaire et contesta aussitôt son maudit destin buccal.

Pourtant, un mois après cet ajout insignifiant, alors qu'elle se promenait au Bois de Boulogne, sa destinée chavira. Elle entra en collision avec un vieil homme errant sur le sentier et perdu dans ses pensées vagabondes. Il lui tomba dessus comme un livre émigre de son rayon pour atterrir dans nos bras. « *Votre halo se fragilise, lui dit-il, donnez-moi vos mains.* »

– *Le plus étonnant, ce n'était pas sa présence et ses massages sur mes ongles, mes doigts et mes mains, non, c'était que je me laissais faire, surprise, conquise, soumise.*

– *Puis ?* lui demandai-je de plus en plus intéressée.

– *Puis rien, et tout en même temps. Il frottait mes mains et touchait mon esprit ; il réchauffait mes poignets et cautérisait mon cœur. Soudain, un goût de cendres envahit ma bouche métamorphosée en âtre où se consumaient mes négations ; bref, fièvre et douleur s'effaçaient.*

N'allez pas imaginer, jeune fille, que cet homme était Jésus, Mahomet ou Bouddha. D'ailleurs, je ne suis pas certaine si cette personne était un homme ou une femme. Il n'avait rien d'un « iste », évangéliste, dogmatiste, non, c'était un « estre », homme-orchestre, être terrestre plus raison qu'esprit, plus conscience que justicier ; un Homme au sens le plus propre.

À un moment de lucidité vacillante, je lui murmurai : « Je vous suis. » *Vous savez ce qu'il m'a répondu ?* « Je vous suis, je suis vous, c'est saugrenu. Répétez plutôt après moi : je suis moi, je me suis ; répétez, encore, et encore. » *Les yeux clos, j'apprenais ce nouveau vocabulaire, continua-t-elle. Je ne le vis pas partir. Plus tard, bien plus tard, j'ai compris.*

Et ce fut l'Après. Je compris que toujours avoir une dent contre quelqu'un peut mener à des distorsions irrépressibles ; que la guerre se déclare au moment où la compassion s'effrite et qu'il faut abaisser le pont des soupirs. Je commandai à un artiste de peindre sur chacune de mes nouvelles dents les tableaux que vous voyez sur mon pont. Ainsi, mon sourire célèbre chaque seconde de l'existence et interprète, à sa façon, la vertu des sens. La vue, représentée par le miroir, plonge dans l'arrière-pays et met en scène les servitudes de la vie. L'ouïe, concrétisée par l'orgue, orchestre le chant des oiseaux, le ressac insolent de la mer ou le babil d'un enfant. Le goûter, figuré par la coupe, traduit une farce de nectar en sève créatrice. L'odorat, appréhendé par la guirlande de fleurs, ravive l'haleine des vents marins, le parfum d'un corps amoureux et les odeurs oubliées d'une jeunesse voyageuse. Puis, le toucher, incarné par l'effleurement de la main sur la corne, perpétue d'abondance le premier et dernier geste de l'homme. Le dessin final symbolise la parfaite symphonie des sens et l'entendement, ultime cadeau de l'âme.

Aidée de ces œuvres d'art, j'ai construit des ponts : au début avec moi, ensuite avec mes semblables et je n'ai cessé de tendre des perches, de dérouler des câbles, de relier une rive à l'autre. Petit à petit, après bien des années, je suis devenue un pont-levis, une architecte de l'harmonie et du laissez-passer.

Elle s'arrête de parler, exténuée, armée de sa passerelle enchanteresse, rayonnante d'une joie douce et inépuisable, belle et mélancolique.

Je n'ose bouger, me recroqueville tout en glissant un doigt dans ma bouche pour palper discrètement mes gencives dentées. Pour ne pas être en reste, mon cerveau bombarde de rapides éclairs. Un sourire peut-il être triste et heureux ? Un visage, plissé et lisse ? Un mot, cruel et créateur ? Une vie, amère et belle ? La mort, épouvantable et douce ? Ici, les réponses cohabitent.

Un silence : minutes d'éternité.

– Pourquoi me raconter cette histoire ? lui demandai-je.

– Votre halo se fragilise. Donnez-moi vos mains.